

A Quiet Passion

L'énigmatique acte d'écrire

Julie Demers

Numéro 309, août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2017). Compte rendu de [A Quiet Passion : l'énigmatique acte d'écrire]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 14–15.

A Quiet Passion

L'énigmatique acte d'écrire

Filmer l'écrivain est peut-être l'une des tâches les plus laborieuses. Si le 7^e art nous a laissé croire que les auteurs mènent des vies intenses, passionnantes et facilement adaptables au cinéma, c'est grâce à certaines figures mythiques dont George Sand, Alfred de Musset ou Truman Capote. Mais la plupart du temps, écrire est un travail intérieur, réalisé dans le silence, le calme et la routine. Norman Mailer disait d'ailleurs : « Les écrivains n'ont pas de vie. Ils s'assoient dans des petites pièces et écrivent ». Et rien de tout cela n'est cinématographique.

JULIE DEMERS

Porter à l'écran Emily Dickinson a tout du geste anti-cinématographique. Car filmer la poétesse américaine, c'est avant tout raconter le silence et la réclusion. Née en 1830 à Amherst dans le Massachusetts, elle est considérée de son vivant comme une excentrique. Elle passe toute sa vie dans la maison familiale auprès de ses parents, son frère et sa sœur, et se consacre tout entière à sa famille et à l'écriture. Elle rédige ses poèmes entre trois heures du matin et l'aurore, refuse de recevoir des visiteurs et, à la fin de sa vie, de sortir même de sa chambre. À sa mort en 1886, seulement une douzaine de ses 1800 poèmes ont été publiés (souvent de manière anonyme et dans une version modifiée par les éditeurs). Il aura fallu attendre 1955 pour que la première édition critique de ses textes paraisse. Amère de n'avoir connu ni le succès, ni l'amour de son vivant, Emily Dickinson s'exclame dans le film « Je n'ai pas de vie, je n'ai qu'une routine ! »

Pour raconter la vie plutôt casanière d'écrivains comme Emily Dickinson, les scénaristes n'ont d'autre choix que de porter à l'écran non pas une suite d'événements, mais la vie intérieure de leurs personnages. Jane Campion l'a bien compris dans **Un ange à ma table**. Évocation du destin tragique de la poétesse Janet Frame, le film met en scène la vision bien singulière du personnage. Le résultat, à la fois poétique et cauchemardesque, est une parfaite fusion entre le récit et la forme, entre le protagoniste et la réalisatrice. Si bien que Campion a fini par lâcher en entrevue : « Janet Frame, c'est moi ». David Cronenberg, lui, a choisi dans **A Naked Lunch** de mettre en scène une vision hallucinée du travail littéraire de William S. Burroughs. Comme l'affirme le cinéaste canadien, une adaptation fidèle au roman aurait été impossible : le film aurait coûté entre 400 et 500 millions, il aurait été banni dans tous les pays et n'aurait jamais réussi à traduire toute la poésie de Burroughs¹. **Naked Lunch** de



« Je n'ai pas de vie, je n'ai qu'une routine »



Cronenberg n'est donc pas une adaptation du roman, mais une adaptation cinématographique de l'acte d'écrire.

Pour raconter la vie d'Emily Dickinson, Terence Davies a cependant choisi le chemin le plus difficile. Il filme son sujet comme on regarde un ami éloigné, avec une distance, un respect et par moments, une certaine froideur. Emily Dickinson conserve alors une aura mythique, énigmatique, insaisissable – plus proche de la statue de marbre que du portrait impressionniste. Mais pourquoi cette froideur ? C'est que **A Quiet Passion** offre avant tout un instantané d'une époque marquée par le puritanisme protestant. Une époque où boire du thé, du café ou même de la limonade était parfois perçu comme un plaisir corporel qui éloigne de Dieu. La poétesse est le produit de son moment historique; elle est marquée par le déni de son corps et est tourmentée par de grands questionnements sur la foi et la mort. Mais en même temps, elle ose s'affirmer et tenir tête au pasteur, à son frère, à son père et à quiconque entrave sa liberté.

Parce qu'elle semble plus moderne que son époque, Emily Dickinson ne s'éloigne pas des personnages classiques des *biopics*. Dans ces récits historiques, on apprécie davantage le destin d'hommes et de femmes qui ont vécu avant leur temps: ils racontent souvent l'histoire d'avant-gardistes victimes de leur époque. Dans **Amadeus**, on préfère Mozart à Salieri; dans **Camille Claudel 1915**, on préfère Camille à son frère Paul. Tout se passe dans ces films comme si l'identification au personnage se faisait par association à un groupe de valeurs: le révolutionnaire porte les valeurs modernes et le spectateur se reconnaît ainsi en lui. Si le spectateur de **A Quiet Passion** s'attache d'abord à la jeune Dickinson alors qu'elle se rebelle contre le dogmatisme religieux, il lui devient rapidement insensible lorsque celle-ci vieillit. Le système de valeurs du spectateur moderne est si différent de celui de l'époque que l'on comprend assez mal les caprices de l'écrivaine. Si bien que ses excès et ses angoisses philosophiques nous importent somme toute peu.

C'est que l'on parle beaucoup (trop) dans **A Quiet Passion**, et ce, sans jamais mettre en contexte ou expliquer ce qui se passe. Fort tristement, le film se présente comme une suite de conversations pompeuses et théâtrales. Ces dialogues permettent une incursion dans l'esprit du temps et ses préoccupations tels

que l'esclavagisme, la guerre de Sécession, la foi, la religion, mais aussi la place des femmes. Mais hélas, ces palabres permettent à peine de comprendre le personnage central et n'aident en rien à la construction d'une ligne dramatique soutenue.

A Quiet Passion est probablement l'un des films les plus austères de Terence Davies. Tout se passe dans le dialogue, comme si le Britannique avait oublié que son travail ne s'arrête pas à diriger des acteurs. Certes, les plans se succèdent comme des tableaux de grands maîtres de la peinture de l'époque et quelques scènes méritent d'être soulignées. On pense ainsi aux travellings sur les personnages alors qu'ils se font prendre en photo. Ces derniers se transformeront tranquillement devant nos yeux – de sorte que nous passerons de manière fluide d'un jeune acteur à un plus vieux. Mais là où Terence Davies est le plus efficace, c'est certainement dans son traitement de la souffrance corporelle. Davies filme la mort et la maladie avec une cruauté que l'on avait rarement vue au cinéma. Mourir prend du temps, et Davies n'a pas peur de filmer les géhennes à l'aide de longs (et parfois interminables) plans-séquences. À bien des égards, il est possible de rapprocher **A Quiet Passion** des œuvres de Bergman et particulièrement **Cris et Chuchotements**. Pourtant, ces scènes de douleur s'intègrent bien mal à l'ambiance générale du film. Plutôt que de créer des atmosphères angoissantes comme le fait si bien Bergman et de susciter une réflexion sur la mort, elles ne font naître chez Davies qu'un sentiment de lassitude. Si bien que lorsque Emily Dickinson meurt après une longue agonie, on ne sent ni l'envie de pleurer, ni celle de se révolter contre l'absurdité de la vie. Emily Dickinson meurt, et malheureusement, on a tout simplement envie de soupirer et de crier: *enfin, c'est fini!*

★★½

¹ William Beard. *The Artist as Monster: The Cinema of David Cronenberg* (Toronto: University of Toronto Press, 2006), p. 278.

■ EMILY DICKINSON: L'HISTOIRE D'UNE PASSION | **Origine:** Grande-Bretagne / Belgique – **Année:** 2016 – **Durée:** 2 h 05 – **Réal.:** Terence Davies – **Scén.:** Terence Davies – **Images:** Florian Hoffmeister – **Mont.:** Pia Di Claula – **Son:** Enos Desjardins, A.M. Rahmathulla, Vijay Rathinam – **Dir. art.:** Merijn Sep – **Cost.:** Catherine Marchand – **Int.:** Cynthia Nixon (Emily Dickinson), Jennifer Ehle (Vinnie Dickison), Duncan Duff (Austin Dickinson), Keith Carradine (leur père) – **Prod.:** Roy Boulter, Sol Papadopoulos – **Dist.:** TVA Films.